

House made  
of dawn presents :



# LA MAISON DU FOND DES BAYOUES

par Tanguy Mandias

suivi de : OZYMANDIAS

House made of dawn éditions



# **La maison du fond des bayous**

suivi de **Ozymandias**

*par Tanguy Mandias*



**House made of dawn éditions**

isbn : 979-10-92791-14-3

Juillet 2014

**La maison du fond  
des bayous**

Peu de choses avaient changé autour de la grande maison de bois blanc. Le même chant des bayous continuait de résonner dans l'air lourd du soir. La même végétation touffue envahissait le jardin et j'apercevais toujours, dans l'ombre des larges ramifications d'obscur émeraude, se mouvoir d'étranges et silencieuses créatures dont les regards luisants posaient sur le visiteur de muettes interrogations.

### La Maison du fond des Bayous.

La peinture s'écaillait sur toute l'enceinte de la maison. Elle tombait en copeaux secs et craquants, jonchant le sol devant la porte d'entrée et l'entourant d'un large tapis blanc, comme l'écorce de ces grands et fins arbres qu'ils ont dans le Nord. Je jetai un bref coup d'œil aux plans du bâtiment. Rien n'avait changé depuis des centaines d'années. La maison était restée intacte, immuable, perdue au fin fond des marais grouillants. Elle voyait défiler les années et les générations, mais le temps n'avait pas d'emprise sur elle. Seule la peinture s'écaillait, découvrant peu à peu sa surface brune, sa chair de bois sombre mise à nue.

La maison était la seule aux alentours. C'était la seule dans cette partie retirée du marais. Personne ne construisait ici. Le terrain était trop mauvais, la végétation trop envahissante, les bêtes trop présentes. En fait, même si l'endroit avait été plus propice, personne n'aurait voulu construire ici, et surtout pas y habiter. D'ailleurs c'était bien simple : la plupart des locaux évitaient cette partie des marais. Moi-même, lors de mon enfance, mes parents m'avaient donné des consignes très claires : je ne devais jamais aller à la maison du fond des marais. C'était pareil pour tous les gosses de la région, chacun avait reçu cet ordre strict. Mais bien sûr, nous étions des gosses. Et nos parents n'étaient pas stupides. Ils savaient très bien que nous finirions un jour ou l'autre par aller fourrer notre nez dans la maison. Juste pour voir. Pour se coller la frousse, braver l'interdit. Pour grandir, comme tous les mômes. Ils le savaient mais ils n'ont jamais rien fait pour nous en empêcher. Comment auraient-ils pu, de toute façon ?

Je jette un coup d'œil à ma montre. 15h35. J'ai encore le temps.

Nos parents n'ont jamais rien fait pour nous empêcher d'aller visiter la maison. Parce qu'ils savaient. Ils savaient bien qu'une fois que nous aurions vu ce qu'il y avait à y voir, nous n'y remettrions plus jamais les pieds. Nous serions vaccinés à vie et surtout nous resterions dorénavant sagement à la maison, surtout les soirs où le ciel avait perdu toutes ses étoiles...

C'était un soir comme ça que Billy Timons, Sue et Benedict Baldwin-Fontaine et moi avions prudemment quitté le village pendant que les parents pionçaient, et que, tous les trois, nous nous étions dirigés vers la maison du fond des bayous.

— T'as pensé à la lampe torche ?

J'étais nerveuse et j'avais le cœur qui battait à toute allure. C'était la première fois que je quittais la maison en pleine nuit. Si mon père ou ma mère me chopait, j'allais attraper une sacrée peignée !

— Bien sûr, tu me prends pour un débile ? Et vous, vous avez c'qu'on a dit ? répondit Billy Timons.

C'était le fils de Ron Timons, le boucher. Comme son père, c'était un grand gaillard à la peau noire comme l'ébène avec de sacrées grandes mains qui feraient, d'après mon père, un terrible joueur de football américain. C'était aussi le garçon le plus costaud du village, et je crois que j'en étais un peu amoureuse à l'époque, c'était peut-être ça qui m'avait décidé à lui parler de mon plan pour visiter la maison. Ça et comme je l'ai dit, le doux frisson de l'interdit.

— Moi j'ai pris ça à mon père et Jill a réussi à récupérer la clef du bateau dans la poche de la veste à M'man !

Sue et Benedict Baldwin-Fontaine étaient les jumeaux de Monsieur et Madame Baldwin-Fontaine, respectivement barbier et institutrice du village. Enfin, Joseph Baldwin-Fontaine n'était pas vraiment barbier, c'était surtout, comme il aimait à le rappeler, un écrivain français venu chercher l'inspiration dans les bayous de la Louisiane. Il disait que leur atmosphère glauque et lugubre l'inspirait et lui permettait de puiser de nouvelles idées pour le grand roman d'aventures sur lequel il travaillait. Bien sûr, personne dans le village n'avait jamais lu la moindre page de ce

fameux roman et Joseph semblait puiser son inspiration dans le bourbon américain plutôt que dans ses bayous, mais c'était un chic type, le sourire facile et toujours un geste gentil ou une bonne attention. C'est ce qui avait plu à M'dame Baldwin et c'est ainsi que, une année plus tard, notre bon Dieu donna à M. et Mme Baldwin-Fontaine deux enfants, les jumeaux Sue et Benedict. Et ce soir, leurs faces blanches et rondes se découpaient sur le ciel nocturne comme deux lunes hilares tandis qu'ils agitaient devant nous leurs précieuses trouvailles. Sue nous montra le trousseau de clefs et Benedict serrait dans sa petite main potelée le revolver de son père.

— Un flingue ? Tu comptes faire quoi avec ça, Bob Morane, te battre contre les grands reptiles de la jungle ? le railla Billy.

— Hé, je pensais avoir eu une bonne idée, se défendit Benedict en reculant un peu.

— Oui, renchérit sa sœur, tu feras comment si on tombe sur un alligator, Billy, tu lui montreras les dents ?

— Pffft, n'importe quoi, j'en ai d'jà chassé avec mon père des alligators et y en a pas un seul là-bas ! Pis d'façon, j'saurais mieux m'en servir qu'toi ! Allez donne-moi ça !

— Nan !

Billy s'approchait de Benedict, la main tendue. J'intervins.

— Ce flingue pourrait ne pas servir que contre des alligators...

— Quoi ?

Au son de ma voix, tous se figèrent.

— On a tous entendu les histoires sur la maison, là-bas. On sait qu'il s'y passe des choses. On sait ce qui y vit.

Je récupérai le revolver des mains de Benedict et soupesai l'arme.

— Hein ? Tu veux dire quoi ? demanda Benedict, les yeux ronds.

— Elle veut dire les monstres, ceux qui habitent la maison, oooooouh !

Sue s'approcha de son frère en gesticulant, les bras levés en l'air.

— Arrête, Sue !



— Fermez-la, on va se...

— Ouais, c'est ça Sue, je parle des monstres qui habitent la maison, la maison du fond des bayous.

Je m'approchai un peu.

— La maison du Diable, ajoutai-je plus bas.

Les autres me regardèrent tous en silence.

— C'est... c'est des conneries tout ça, c'est ce que raconte ta mère pour éviter que les gosses du village y aillent ! finit par dire Billy.

— Des conneries ? Je me retournai vers Billy. Et à ton avis, Monsieur le chasseur, pourquoi aucun alligator du bayou n'y va, dans la maison du fond des marais ?

Billy ne trouva rien à redire.

— Pffft, bon allez, on y va à cette baraque, qu'on en finisse ! lança-t-il dans la nuit noire, sans étoiles, comme si une sinistre présence les avait chassées du ciel.

Nous quittâmes lentement le quai de bois humide et nous nous mîmes à voguer silencieusement sur la surface lisse des marais. Il n'y avait pas un souffle. L'air était chaud, moite, lourd comme une chape de ciment. Il y flottait cette odeur légèrement écœurante, mélange de vase, de plantes en décomposition et de cette fragrance boisée échappée de la sève épaisse des grands arbres imputrescibles. L'odeur des marais. La surface de l'eau était calme, seulement troublée par quelques bulles échappées des profondeurs boueuses. Un souffle d'air naissait parfois, venant agiter les écharpes de mousses espagnoles pendantes, accrochées aux branches de bois mort d'arbres nouveaux, dont les troncs tortueux se découpaient dans la nuit comme de sinistres silhouettes chevelues.

Alors que notre barque filait sans bruit sur l'eau, je réfléchissais à notre situation. Quitter ainsi le village en pleine nuit, sans prévenir personne, relevait bien sûr de l'inconscience pure. Mais nous étions des gosses du coin, nous avions grandi dans les marais. Quelque part, on peut même dire qu'on y passait plus de temps que sur les bancs de l'école. Alors que risquions-nous ? Et puis il y avait quelque chose d'autre, quelque chose avec la maison. Elle m'obsédait depuis que j'étais toute petite.

Pourquoi y avait-il une maison au fond des bayous alors que personne n'y habitait ? C'était pour moi un mystère et mon imagination de petite fille ne pouvait se satisfaire des bêtes histoires de monstres et de fantômes que l'on racontait sur elle. Il fallait que je sois sûre, il fallait que j'aie vu.

Atteindre la maison ne devait pas nous prendre trop de temps. En fait, on pouvait même s'y rendre assez vite en connaissant les bons raccourcis. Nous quittâmes donc le canal principal rapidement, nous engageant à travers un ancien méandre envahi de grasses plantes d'eau, et où il fallait se baisser constamment pour éviter que les branches basses ne se prennent dans les cheveux, elles et leurs cortèges d'insectes, de moustiques et de dodues araignées noires.

Quelques minutes plus tard, nous arrivions dans les zones reculées du marais, là où les anciens canaux non entretenus offraient un chemin praticable, pour qui savait observer dans ce labyrinthe végétal. À partir de là, Billy se mit à diriger le bateau. Il nous emmena à travers ses corridors secrets, où lui et son père venaient débusquer les succulentes tortues d'eau, les brochettes de délicieuses huîtres qui finiraient panées ou encore leurs casiers remplis d'écrevisses, de crabes ou de poissons-chats. Et parfois, parfois seulement, de l'alligator.

Nous y voguâmes quelque temps puis Billy prit la parole.

— Ça y est, nous y sommes, dit-il depuis le fond de la barque. Il indiqua d'un signe de tête le méandre qui s'étendait devant nous. C'est là qu'commencent les zones où on est jamais allés. Où l'eau est si profonde, qu'on raconte qu'elle n'a pas de fond et qu'on peut y nager jusqu'au royaume des morts... nous dit-il en se levant, écartant les bras dans un geste théâtral.

— Super Billy, c'est pas toi qui ne sais pas nager ?

— Et oui, continua-t-il, ignorant ma remarque. À partir d'ici les marais n'ont plus de fond, ce ne sont plus que des gouffres noirs qui s'enfoncent jusqu'aux entrailles de la terre... et au-delà !

Les jumeaux me regardèrent avec de grands yeux écarquillés. Je leur souris et rentrai dans son jeu.

— C'est vrai, il n'a pas tort. Bah, il ne connaît pas toute la vérité bien sûr, mais il



s'en approche. Billy se dirigea vers la proue et je pris sa place au moteur.

— Beuh, j'ai peut-être envie de rentrer... gémit Bénédict.

— Raconte-leur, Marie, raconte-leur l'histoire des touristes disparus.

Au-dessus de nous une volée de chauves-souris passa, troublant l'air de la nuit. Les jumeaux étaient suspendus à mes lèvres.

— Très bien, dis-je en soupirant, faussement ennuyée. Vous vous souvenez de ce bateau de touristes qui a disparu il y a quelque temps ?

Acquiescements muets.

— Eh bien ils étaient partis comme nous, dans la zone la plus éloignée des marais où nous nous trouvons actuellement. Parmi eux, certains avaient entendu parler de cette maison isolée au fond des bayous, de cette ancienne résidence d'esclavagistes où la maîtresse des lieux était si cruelle, si inhumaine, que la plupart des esclaves préféraient s'enfuir dans les marais et braver crocodiles et sables mouvants que rester travailler plus longtemps dans ses plantations... Ils avaient aussi entendu les rumeurs comme quoi elle pratiquait la magie noire, le mystérieux art vaudou qu'elle avait appris d'un prêtre d'Haïti... Leur guide avait beau leur dire de faire demi-tour, qu'il ne fallait pas aller par là, mais rien à faire, ils refusaient de l'écouter et ils pressaient le barreur de continuer, en lui donnant toujours plus de dollars verts pour qu'il les mène à leur sinistre destination. Alors ils continuèrent à voguer, de méandres en méandres, toujours plus loin, toujours plus profond dans le bayou... Jusqu'à ce qu'enfin, ils y arrivent : devant l'entrée de la maison du fond des marais. Elle était immense, terrifiante dans sa grandeur, elle se dressait dans la nuit comme un sinistre spectre jailli de vos rêves les plus noirs. Ils se retournèrent pour dire au guide et au barreur d'accoster mais... ils étaient seuls, le guide et le barreur étaient partis il y a bien longtemps, à la faveur d'une berge proche, fuyant devant le spectre de la terrible demeure ! Tant pis, se dirent les touristes, et ils décidèrent d'accoster par eux-mêmes et d'aller malgré tout visiter la maison. Mais c'est là que d'un coup, brutalement, il y eut un violent choc contre leur bateau et ce dernier s'arrêta net. Il était bloqué, immobile en plein milieu des marais, juste devant la maison isolée. Avaient-ils heurté un banc de vase ? Non, l'eau ici était profonde, très profonde. Un

tronc d'arbre mort ou des rochers affleurants alors ? Non plus, rien de tout cela. Leur barque était arrêtée en plein milieu du marais, juste devant l'imposante maison. Cette dernière semblait d'ailleurs s'être comme rapprochée, et était encore plus impressionnante que jamais. Alors, les touristes commencèrent à paniquer. Les plus courageux suggérèrent qu'il fallait aller à l'eau pour voir ce qui bloquait ainsi leur bateau, d'autres s'égosillaient à crier le nom du guide, mais rien. Rien ne leur répondit ni ne vint à leur secours. Ils étaient seuls, bloqués en plein milieu des marais, dans ses tréfonds les plus perdus. Ils entendirent alors deux nouveaux chocs sourds contre la coque et quelque chose commença à entraîner le bateau vers le bas. Quelque chose tirait et coulait le bateau par le dessous. L'eau commença à passer par-dessus bord à mesure que l'embarcation sombrait. Les touristes étaient complètement paniqués, certains hurlaient, d'autres se jetèrent à l'eau pour tenter de gagner la rive la plus proche, d'autres encore criaient de plus belle à travers les bois silencieux, mais rien à faire, le bateau coulait, toujours plus profond, toujours plus vite. L'eau avait dépassé depuis bien longtemps le fond de la barque et la remplissait jusqu'au trois-quarts, s'engouffrant par vagues alors que le bateau sombrait dans d'infests gargouillis humides. Quelques instants plus tard, touristes comme bateau, tous avaient disparus. Ceux qui étaient partis à la nage avaient coulé, attirés vers le fond. Aucun n'avait réussi à atteindre la berge. Il ne restait plus rien à la surface de l'eau. Rien sauf le reflet troublé de la grande maison du fond des bayous...

Voilà, achevai-je, voilà toute l'histoire des touristes perdus et de la maison du fond des bayous. Aussi parfois, pour les promeneurs nocturnes qui n'écoutent pas leurs parents, lorsque la nuit est noire et sans étoiles et qu'ils ont navigué bien trop loin dans les marais, ils voient jaillir du fond des eaux noires les mains décharnées des touristes noyés qui viennent les saisir et les emmener avec eux dans les tréfonds des marais, tout droit vers le royaume des morts ! terminai-je en éclatant d'un rire démoniaque.

— Putain, Marie t'es conne tu m'as fait trop peur ! me rabroua Sue pendant que Benedict se mouchait bruyamment en claquant des dents. J'éclatai de rire.

— Regardez là-bas, intervint Billy. Il s'était déplacé vers l'avant du bateau et pointait sa torche dans l'obscurité.